

Yves Frenette, Marcel Martel et John Willis, dir. *Envoyer et recevoir : lettres et correspondances dans les diasporas francophones*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 298 p.

Manon Brunet

Volume 9, numéro 1, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022829ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022829ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, M. (2008). Compte rendu de [Yves Frenette, Marcel Martel et John Willis, dir. *Envoyer et recevoir : lettres et correspondances dans les diasporas francophones*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 298 p.] *Mens*, 9(1), 158–164. <https://doi.org/10.7202/1022829ar>

**Yves Frenette, Marcel Martel et John Willis, dir.**  
***Envoyer et recevoir : lettres et correspondances***  
***dans les diasporas francophones.*** Québec, Presses  
de l'Université Laval, 2006, 298 p.

Ce collectif se donne comme but de nous faire pénétrer dans l'imaginaire des émigrants francophones d'origine québécoise ou française propre à leur processus d'intégration dans des communautés canadiennes, américaines et latino-américaines. Des contraintes économiques ou familiales les ont conduits à s'y installer, temporairement ou définitivement. Les lettres échangées entre ces exilés « volontaires » et ceux qui restent, principalement la famille, constituent un corpus privilégié pour saisir cet imaginaire qui supporte et transporte une vision culturelle d'origine, qui s'exprime dans une langue-mère plus ou moins transfigurée et qui nous permet de comprendre, beaucoup mieux que les statistiques et les recensements, les motivations et les conditions de vie des migrants.

Les contributions viennent de dix chercheurs de disciplines, de corpus et de pays différents ; ce qui permet à l'ouvrage de couvrir toutes les dimensions de la vie de ces diasporas, en amont comme en aval du processus de migration. Les mouvements majeurs de population touchent un million de Canadiens français entre 1840 et 1930, pour la seule destination américaine et, donnée moins connue, 30 000 Français qui émigrent au Canada entre 1881 et 1914, sans compter les milliers d'autres qui gagnent l'Amérique latine. Les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles sont donc les périodes ciblées. L'ouvrage est divisé en quatre parties, selon le type de destinataires des correspondances entretenues par les migrants (parents, autorités religieuses, amis), sauf pour la première qui est consacrée à des observations méthodologiques.

Dans cette partie, Ariane Bruneton-Governatori insiste sur les difficultés d'accès aux archives familiales, à partir du cas d'émigrés pyrénéens, souvent des exclus, des marginaux, des disgraciés. La question que posait déjà Cécile Dauphin en 2002, « Que fabrique l'historien quand il se saisit d'une correspondance? » (p. 21), plus épistémologique, est laissée en suspens pour aborder les problèmes techniques du travail de cueillette. Il est cependant à retenir de ces corpus particuliers qu'ils nous en apprennent plus sur « les valeurs à l'œuvre dans le pays de départ, [...] que sur les pays d'arrivée » (p. 33). Le chapitre d'Hernán Otero nous amène plus loin d'un point de vue à la fois méthodologique et sociohistorique. Les notions de continuité et de rupture prennent tout leur sens, à partir de l'observation dynamique de la correspondance familiale de Saint-Plancard dans la Haute-Garonne envoyée à Léon et à sa sœur Joséphine en Argentine, de 1878 à 1911. Une prosopographie se dessine. On comprend que la lettre est un « puissant facteur d'attraction de l'émigration » (p. 48) et qu'en l'étudiant ce sont plusieurs histoires qui se chevauchent : des parcours individuels, des généalogies « en miettes » (p. 61), des réseaux ethniques pré- et post-migratoires, transférables à distance sans trop de variations sur les mêmes thèmes (famille, croyances, langue). Le banal et le rituel rythment les lettres pour rassurer la famille d'origine ; une façon de confirmer qu'ailleurs tout va bien, tout va presque mieux, pour le travail, le couple, la santé. L'ennui, le dépaysement, les regrets sont des sujets tabous au nom d'une solidarité, voire d'une autorité familiales et ethniques.

La contribution de John Willis est plus globale. Des informations sur l'histoire des postes aux derniers siècles apportent un éclairage intéressant sur les conditions de travail des émigrants canadiens-français aux États-Unis et dans l'Ouest canadien, et le niveau de dépendance économique des familles qui ont dû les laisser partir. Les cas évoqués, tirés

de seize collections différentes, connaissent des ressemblances, mais celui de Saint-Paulin-de-Maskinongé est instructif. Les 50 % d'ouvriers et 25 % de cultivateurs et artisans du nombre total d'émigrés provenant de ce village envoient le tiers de leur salaire à leur famille dans des conditions risquées, puisque le service de mandat-poste n'est pas offert dans leur village d'origine. Willis s'attarde aussi aux conditions d'alphabétisation qui jouent un rôle majeur dans l'usage social fait de la lettre, car « Letters are never written in a social vacuum » (p. 85). La présence des thèmes épistolaires récurrents (argent, éducation, famille), exprimés dans une langue habituellement pauvre, fait hésiter le chercheur entre l'hypothèse d'un niveau d'alphabétisation moyen et celle d'une perte de la compétence linguistique due à l'émigration ; hypothèse souvent discutée dans ce collectif.

La deuxième partie de l'ouvrage est réservée aux lettres familiales. Comme pour les autres corpus qui composent les troisième et quatrième parties, l'analyse se présente ainsi : contexte socioéconomique de la migration, biographie des correspondants, analyse de contenu des lettres par thèmes et exemples de lettres fournis en annexe. La contextualisation occupe beaucoup de place, mais, comme la plupart des correspondants nous sont inconnus (sauf dans les cas de Louis Dantin et de Lionel Groulx), cela s'avère indispensable. France Martineau et Annie Avard nous font découvrir les lettres à sa femme d'un Montréalais parti dans les mines d'or du Colorado en 1880, et celles de son fils. Le but de l'émigrant est clair, améliorer sa situation financière, mais à quel prix ? À l'émerveillement suscité par l'aventure et la découverte d'une autre Amérique, succède vite l'ennui des proches. Néanmoins, les lettres révèlent l'importance des structures et des réseaux familiaux au sens large qui permettent non seulement de se rendre jusqu'à l'El Dorado, mais aussi de retrouver au loin la sécurité linguistique, religieuse et paroissiale d'un P'tit Ca-

nada français. Les auteures abordent la relation langue et identité d'une manière originale, bien qu'il nous manque ici les données littéraires pour pouvoir en apprécier toute la pertinence. En comparant le niveau de langue de cette correspondance, soutenu quoique populaire, aux usages chez les personnages populaires dans le théâtre québécois de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les chercheurs concluent que les régionalismes et les archaïsmes étant plus nombreux que les anglicismes, la migration n'a pas réellement affecté la compétence linguistique ni du père, ni des membres de sa famille.

Marcel Martel analyse, lui, la qualité des relations père-fils qui s'exprime à travers les lettres échangées entre ces dessinateurs industriels éloignés l'un de l'autre en Nouvelle-Angleterre, le père d'origine maskoutaine étant installé définitivement au Vermont, et le fils au Massachusetts. Là, des contrastes par rapport au modèle de l'émigrant francophone parfait se dessinent. Le chercheur met l'accent sur les facteurs d'attraction et de répulsion de la migration. Si une tension est palpable entre le père et le fils, elle est due plus à la façon dont le père s'obstine à exercer son autorité paternelle contrôlante qu'au souci qu'un père aurait normalement en découvrant, à travers les lettres anglaises de son fils, que ce dernier a perdu sa langue maternelle. Plus encore, le père conseille à son fils de lire de préférence des journaux américains, car c'est à ce prix que la réussite économique pourra être atteinte. Cette correspondance détonne aussi par son silence sur le réseau institutionnel religieux qui d'ordinaire est le point d'ancrage le plus solide de l'émigrant.

La contribution de Mario Mimeault est riche à bien des égards. On y trouve concentrées toutes les problématiques et les thématiques que soulève l'étude même de ces diasporas et non seulement de celle de leurs correspondances. Reprenant l'affirmation-clé d'Yves Frenette, citée par bien des chercheurs,

voulant que la mobilité soit un élément important de l'identité canadienne-française, l'auteur de ce chapitre choisit le cas de la Gaspésienne d'origine bourgeoise, Emma Lamontagne, qui erre pendant plus de 30 ans dans l'Ouest canadien et américain, obéissant aux valeurs familiales et religieuses du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle qui l'entraînent à suivre les hauts et les bas des affaires douteuses de son mari. Emma s'en ouvre à son père et même à la mère du poète Émile Nelligan dont elle est une amie proche, mais sans jamais imaginer un retour. Cette Canadienne errante arrive à survivre grâce à l'aide familiale, mais aussi à celle venant des paroisses francophones reconstituées çà et là. Cette migration extrême, dans le temps et dans l'espace nord-américain, ne réussit pas à faire perdre à la Gaspésienne ni ses valeurs, ni sa langue, démontrant ainsi le pouvoir de maintien de la construction identitaire d'origine versus le peu d'impact des processus d'acculturation.

La troisième partie a trait aux lettres d'émigrants de toutes les diasporas francophones d'Amérique envoyées à des autorités religieuses locales ou au Vatican. Le chapitre d'Audrey Pyée nous apprend de nouvelles choses sur l'émigration française au Canada de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début de la Première Guerre mondiale. Les 70 lettres envoyées au Manitoba à Dom Paul Benoît par les pères et mères de quatre jeunes émigrés français d'origine noble nous permettent de saisir, malgré le pacte épistolaire brisé entre les parents sans nouvelles et leurs fils négligents, les motifs plus que les conditions de vie de ces jeunes exilés. Nous voilà ici du point de vue de ceux qui restent. Malgré le fait que les parents aient éprouvé un soulagement moral de voir leur fils trop rebelle s'éloigner de leurs respectables familles, il appert qu'ils désirent maintenir leur contrôle parental à distance afin de s'assurer que leur fils obtienne une terre, signe de noblesse,

et, surtout, qu'il préserve les valeurs socioculturelles d'origine. Comme elles s'adressent à l'autorité religieuse, les lettres démontrent l'importance du réseau catholique français de Dom Benoît notamment dans l'accroissement de l'émigration française en Amérique. Quant à la contribution du chercheur italien Matteo Sanfilippo, elle a le mérite d'attirer notre attention sur tout ce qu'il reste à découvrir dans les milliers de liasses de correspondances des francophones de l'Amérique du Nord envoyées aux représentants du Vatican, de 1850 à 1914, par des laïcs, bien que cette pratique n'ait pas toujours été encouragée par les autorités religieuses locales. La pertinence de ce chapitre est moins évidente dans le cadre de la thématique propre à ce collectif, bien qu'il faille sans aucun doute retenir que peu de lettres proviennent de l'Acadie ou du Québec, contrairement au nombre de demandes, de plaintes et de pétitions venues de Canadiens français émigrés dans des paroisses mal desservies en français aux États-Unis.

La dernière partie du collectif nous permet d'avoir des regards neufs sur l'implication d'intellectuels québécois dans des transferts culturels. Jean Morency montre bien comment le critique Louis Dantin réussit à faire découvrir des écrivains américains, avec plus ou moins de succès, à ses destinataires (Olivar Asselin, Alfred DesRochers), dans les années vingt et trente. Eugene O'Neil, Nathaniel Hawthorne, Sherwood Anderson peuplent l'imaginaire de plus en plus américain de Dantin, au fur et à mesure que celui-ci s'ancre dans son exil de plus de 30 ans dans la cité universitaire de Cambridge. Les résistances du francophile Asselin sont persistantes, tandis que celles de DesRochers, lui-même ayant connu très tôt la culture américaine, ne le sont pas assez aux yeux de Dantin. Ce jeu du chat américain et de la souris canadienne-française est bien révélé à travers les lettres du destinataire et de ses destinataires. L'échange avec l'écrivain et traducteur franco-

américain Rosaire Dion-Lévesque montre à quel point il est encore difficile après la Crise de laisser pénétrer au Québec les valeurs de la modernité, car, dira Dantin, « Il faut que toute idée neuve et hardie entre chez nous en contrebande, jusqu'au jour où disparaîtront toutes les douanes mentales [...] » (p. 261-262). Michel Bock, quant à lui, nous propose un Lionel Groulx moins sage, plus militant. Il démontre bien le rôle de mentor que Groulx joua auprès des chefs de file des minorités canadiennes-françaises de l'Ontario, de l'Ouest et acadiennes qui ne sont pas à proprement parler des populations d'émigrés. En appuyant la cause des écoles françaises au pays, le futur fondateur de l'Institut d'histoire de l'Amérique française joue un rôle important de médiateur entre l'intelligentsia, les autorités religieuses québécoises et celles hors du Québec, souvent plus abandonnées à leur sort que les franco-américaines, dont les relations avec Groulx ont déjà été bien approfondies dans le mémoire de maîtrise de Damien-Claude Bélanger.

Dans l'ensemble, ce collectif, malgré ou grâce à des redites, montre des constances dans les thématiques et les fonctions épistolaires propres au processus d'émigration : la lettre réactualise l'espace social d'origine et aide à maintenir, voire à renforcer parfois, les liens familiaux, paroissiaux, et même la compétence linguistique. Ces corpus, pour la plupart d'hommes et de femmes ordinaires, méritaient d'être enfin dépouillés pour qu'on comprenne les motivations profondes des émigrés francophones dispersés dans une Amérique anglophone qui leur est, *a priori*, si étrangère sur le plan des valeurs qui fondent alors leur identité.

Manon Brunet

Département de lettres et communication sociale  
Université du Québec à Trois-Rivières